

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

6 | 2016

Les romanciers oubliés des années Trente

De la gomme et de la perte d'adhérence dans les lettres françaises

Éric Dussert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1103>

DOI : 10.4000/rief.1103

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Éric Dussert, « De la gomme et de la perte d'adhérence dans les lettres françaises », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 02 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1103> ; DOI : 10.4000/rief.1103

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

De la gomme et de la perte d'adhérence dans les lettres françaises

Éric Dussert

- 1 Contre toute attente, nous allons pour commencer nous placer sous tutelle lusophone. Ce choix qui paraîtra peut-être étrange est conditionné par le souci de donner un peu de perspective à notre propos qui pourrait, sans elle, n'être que la reprise de l'« air connu » et souvent chanté de l'auteur malchanceux ou mal aimé auquel les nombreuses histoires de la bohème nous ont habitués. Cette tutelle, c'est une citation empruntée aux *Mémoires posthumes de Brás Cubas* du Brésilien Machado de Assis (1839-1908) dont la traduction vient de paraître en France :

Peut-être le lecteur sera-t-il surpris de la franchise avec laquelle j'expose et mets en lumière ma médiocrité ; qu'il n'oublie pas que la franchise est la première qualité d'un mort. Dans la vie, le coup d'œil de l'opinion, le conflit des intérêts, la lutte des convoitises, obligent les gens à dissimuler les haillons, à cacher les accrocs et les reprises, à ne pas dévoiler au monde entier les révélations de la conscience. Le meilleur résultat de cette obligation, c'est lorsque l'homme, à force de tromper les autres, en arrive à se tromper lui-même, car dans ce cas il s'épargne la honte, qui est un sentiment pénible, et l'hypocrisie, qui est un vice hideux. Mais dans la mort, quelle différence ! Quel soulagement ! Quelle liberté ! Comme on peut rejeter le masque, jeter au fossé tout le clinquant, se détendre, changer de figure, de costume, confesser sans détour ce que l'on fut et ce que l'on ne fut pas ! Car, en somme, il n'y a plus de voisins, plus d'amis, plus d'ennemis, plus d'étrangers, plus de relations ; il n'y a plus de public. Le coup d'œil de l'opinion, ce coup d'œil perçant, ce coup d'œil de juge, perd toute sa force lorsque nous foulons le territoire des morts. Je ne dis pas qu'il ne pénètre pas jusqu'ici pour nous examiner et nous juger ; mais c'est à nous que jugements et examens sont totalement indifférents. Sachez-le, Messieurs les vivants : il n'y a rien d'aussi incommensurable que le dédain des morts.¹

- 2 Puisqu'il nous faut affronter le dédain des morts, qui ricanent probablement, tâchons de conserver notre dignité, et de comprendre sans leur concours si les coups qu'ils ont reçus

du « soleil des morts », cet astre de la postérité selon Camille Mauclair, ne sont pas aussi des coups de lune. Et des coups de lune collectifs.

- 3 À quoi sert en effet, lorsqu'on est écrivain, de se faire des illusions sur sa propre postérité ? Et à quel mobile répond-on de même lorsqu'on est chercheur ou lecteur et que l'on s'interroge sur la postérité des écrivains dont on a croisé les œuvres égarées comme des moutons de poussière dans les rideaux de la négligence ? Au fond, voici la question véritable : que peut faire un œil, même exercé, après le passage de la gomme du Temps ?
- 4 L'industrie éditoriale trouve parfois un intérêt à ces exhumations : elle est friande de nouveaux « vieux noms » — pour changer des Barbey devenus barbants (même si Barbey d'Aureville n'a toujours pas eu droit à sa Pléiade) ou des sempiternels classiques devenus trop familiers. On peut imaginer aussi que la librairie d'antiquaire cherche à renouveler sa clientèle, ou à se désennuyer de la litanie des sempiternels Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Balzac, etc. (tous auteurs qui, on s'en rend bien compte, n'appartiennent pas au champ temporel qui nous occupe aujourd'hui). Se souvient-on, incidemment, que c'est Charles Nodier qui fit relire à ses contemporains lettrés l'œuvre de François Rabelais ?
- 5 La question que nous pouvons nous poser aujourd'hui est celle-ci : chaque génération ne doit-elle pas procéder à une évaluation des « pertes » littéraires infondées ? Ne doit-elle pas relire les œuvres qui, malgré la gomme du Temps, valent pour des raisons esthétiques, intellectuelles ou documentaires de retrouver une place dans le patrimoine littéraire ?
- 6 Nous avons la chance de pouvoir bénéficier dans notre présente entreprise d'une initiative précieuse de Pierre Valdagne et de Georges Le Cardonnel, reprise par Léon Daudet dans l'*Action française* du 8 août 1923 et « transformée » par Tristan Derême, qui nous permet rétrospectivement de savoir à quelques années près qui étaient les auteurs oubliés pour un lecteur des années 1930. Inestimable source documentaire : la création du « Prix des Méconnus » était en effet destinée à rendre hommage à un livre de la littérature française récente injustement tenu dans l'ombre. Reprenant la balle au bond, l'anthologiste Léon Treich donna un article éloquent dans *Les Nouvelles littéraires* le 18 août 1923 où il citait allègrement Henry Daguerches, Roger Pillet, François Baron, Jacques-Arsène Coulangheon, Jules Boissière, Émile Nolly mais aussi Léon Bloy. S'il avait été devin, il aurait également cité Tristan Derême lui-même, qui, bientôt auteur de *Patachou petit garçon* (Émile-Paul frères, 1929) allait mettre au monde un livre qui, savamment décortiqué par Saint-Exupéry et sa femme Consuelo, deviendrait le best-seller mondial que l'on sait avec mouton, rose, lampadaire et allumeur de réverbère idoines.
- 7 On doit noter aussi à propos de ce prix fugace que Rachilde, l'épouse du patron du *Mercur de France*, et le polygraphe Han Ryner profitèrent de l'occasion pour proposer leurs propres ouvrages aux suffrages du jury. Une tentative frappée d'une certaine suffisance, paradoxale en outre puisqu'elle risquait de placer leur auteur dans une situation très inconfortable : être oublié n'est assurément pas le meilleur des moyens d'atteindre à la notoriété pour un écrivain qui souhaite vivre de sa plume (Han Ryner) ou qui représente l'élite éditoriale parisienne (Rachilde). Ces deux-là auraient-ils considéré qu'ils se faisaient représenter par leur livre le moins notoire ? Là encore, la vanité du procédé est frappante.
- 8 Au final, les dix-sept candidats au « Prix des Méconnus », involontaires eux, mais parfois vivants, furent :

Henry Fèvre, *Galafieu* (1923)
 René Béhaine *Les Survivants* (1914)
 Louis Codet, *La Rose du jardin* (1907)
 Robert Caze, *La Semaine d'Ursule* (1885)
 Georges Darien, *Le Voleur* (1898)
 Amédée Pigeon, *Une femme jalouse* (1888)
 Jean-Louis Talon, *La Marquesita, roman de mœurs espagnoles* (1902)
 Jean Variot, *Les Hasards de la guerre* (1913)
 Teodor de Wyzewa, *Valbert, ou les récits d'un jeune homme* (1893)
 Charles-Ferdinand Ramuz, *Guérison des maladies* (1917)
 Blanche Rousseau, *Rabaga* (1912)
 Guy de Pasillé, *Histoire d'un gentilhomme de province* (1897)
 Raymond Schwab, *Mengeatte* (1914)
 Bernard Combette, *Des Hommes* (1912)
 Jean Roanne, *Marie de Garrison* (1901)
 Louis Cahun, *Hassan le Janissaire, 1516* (1891)
 Albert Pinard, *Madame X...*(1883)

- 9 Premier constat à la lecture de cette liste : contrairement à ce que l'on aurait pu imaginer les écrivains morts à la guerre n'y sont pas plus nombreux que les romanciers coloniaux, et les symbolards et décadents fin-de-siècle ne sont pas surreprésentés non plus.
- 10 Au final, Henry Fèvre et Maurice Beaubourg, ce dernier ne figurant pas sur la liste initiale, se partageront assez justement la palme. Ce qui nous amène à cette nouvelle remarque : les esthétiques se succèdent mais les œuvres roboratives savent s'enraciner dans la mémoire collective, ou, pour le dire autrement, les bons textes trouvent toujours leur lecteur. C'est naturellement une hypothèse que la lecture des bibliographies anciennes et de la liste des rééditions contemporaines corrobore, dans la mesure où l'on ne peut guère rééditer que ce qu'on a lu. L'optimisme caractérisé de notre hypothèse laisse donc peut-être à désirer dans la mesure où elle occulte le fait qu'une œuvre peut rester cachée longtemps, sans lecteur, et peut, si elle n'est pas multipliée par des moyens graphiques, se déliter et se perdre tout à fait (la dissémination restant un vecteur majeur de la conservation des œuvres écrites).
- 11 Parmi les auteurs dont nous venons de lire les noms, il importe de noter que certains ont été réédités régulièrement au cours du XX^e siècle : Charles-Ferdinand Ramuz, Georges Darien et Jean-Louis Talon ne sont certes pas des inconnus. Ils ont au fil des années remporté plus de victoires – anthumes pour Ramuz (mort en 1947) et posthumes pour les deux autres (respectivement 1921 et 1903) – qu'Amédée Pigeon, Albert Pinard ou Bernard Combette, pourtant prosateurs de haute tenue. Nulle réédition pour ces derniers, et cela s'explique assez bien : Bernard Combette est mort en 1914 d'une maladie « coloniale » en ne laissant qu'une seule œuvre publiée par un éditeur dont le catalogue semble n'avoir compté que trois livres en 1912. Et pour leur malheur commercial, les deux autres ont arboré avec beaucoup d'innocence des patronymes d'un marketing plutôt délicat. Quand bien même leur littérature serait bonne, qui investirait cent liards sur un Pinard (pourtant édité à la grande époque chez Jules Lévy et illustré par Jules Chéret) ou, pis encore, sur un Pigeon ?
- 12 Quant à Maurice Beaubourg et Henry Fèvre, nonobstant leur prix de 1923, ils luttent toujours contre l'oubli malgré les œuvres qui se lisent encore de nos jours avec intérêt et même avec plaisir. Il y a donc bien, parfois, des impasses incompréhensibles, une perte

d'adhérence avec le lectorat qui ne s'explique pas. Les œuvres de Beaubourg ou de Fèvre ne présentent aucune difformité baroque – comme celles de *L'Amateur d'imprudences* de Marcel Jouhandeau par exemple. Ni la ruralité, ni un éventuel provincialisme ne les disqualifient auprès d'un public de plus en plus urbain, et leurs noms ne portent trace d'aucune malédiction spécifique. Ils sont en réalité le *contraire de rescapés*. Ils ont enfanté des œuvres en peine, des œuvres errantes que la gomme historique ne parvient cependant pas à effacer... En particulier aux yeux de rares lecteurs, chercheurs et collectionneurs qui maintiennent dans leur estime des livres comme *La Saison au bois de Boulogne*, délicieuse fantaisie ironique.

- 13 Voici ce qu'écrivit Jacques Guenne dans *Les Nouvelles littéraires* du 15 mars 1924 au sortir d'un reportage chez Maurice Beaubourg, c'est-à-dire juste après la remise du « Prix des Méconnus ». Le journaliste formule plusieurs hypothèses sur lesquelles nous allons réfléchir. Nous les numérotons dans le texte afin qu'elles apparaissent sans coup férir :

Dans le train qui me ramenait à Paris, j'eus le temps de réfléchir sur le cas de Maurice Beaubourg. Pourquoi cet écrivain était-il méconnu ? Sans doute était-il resté durant toute sa vie à l'écart des combinaisons de la vie littéraire [1], s'était-il abstenu de toutes ces démarches que l'on dit nécessaires [2], peut-être même de toute ambition [3]. Cet homme qui tous les matins depuis trente ans, s'installe à sa table de travail, couvre d'une écriture appliquée des feuilles qu'il déchire comme Mirbeau, s'il y fait la moindre rature, a toujours été de son époque, mais n'a guère songé à la nôtre [4].

En effet, nous avons maintenant perdu toute pitié et toute indulgence pour ces petits boutiquiers, ces gros petits potards ventripotents, *ces petites dames à yeux perdus à bouche en espoir de boule de gomme qui prenaient la ligne de Vincennes parce qu'il s'y trouvait plus de tunnels que sur les autres*, et qu'il s'est plu à décrire.

Les « canotiers » qui, le dimanche, fuyaient la capitale, ces parisiens promus banlieusards, ces employés en costumes d'alpaga accompagnés de femmes à chapeaux fleuris, ou ces ménages qui se rendaient en tandem à la Grenouillère, ne nous intéressent plus [5]. Toutes ces passions politiques aussi qui troublaient le silence des chefs-lieux de cantons, ces luttes religieuses aujourd'hui éteintes appartiennent pour nous à la préhistoire [6]. C'est ce qui fait que certains contes de Beaubourg datent comme ces photographies que l'on retrouve dans un album de famille. Mais il ne faut pas se laisser rebuter par quelques chapeaux « Niniche » ou par les culottes de cyclistes qui faisaient le bonheur des jeunes femmes d'autrefois. Dans vingt ans, l'on reprendra Beaubourg... les modes, d'il y a 50 ans nous paraissent moins ridicules que celles de l'année dernière. L'on découvrira alors que sous cette ironie à laquelle il n'a jamais manqué de faire droit, se déguise la plus fine sensibilité, qu'il a non seulement mis à nu l'âme du bourgeois de 1900 mais celle des hommes en proie depuis toujours à cette lutte quotidienne que livrent dans leur vie la réalité et le rêve. [...]

Le jury du prix des méconnus ne s'est pas trompé : Beaubourg aura sa place dans la littérature contemporaine à côté de Jules Renard et de Maupassant. Les toiles de banlieue et les bals publics de Renoir ne sont-elles pas entrées dans l'immortalité au même titre que les bergères de Watteau ?

- 14 Voilà par Jacques Guenne énumérées les causes de l'oubli : l'éloignement des centres de décision et de communication, l'absence de stratégie en matière de sociabilité, le manque d'ambition et d'intérêt pour les « méthodes modernes », une inspiration pouvant être jugée désuète...
- 15 Mais nous sommes toujours en 1924 et nous allons pour envisager les années 1930 de l'intérieur y replacer trois figures – c'est-à-dire trois cas différents d'auteurs ayant vécu entre 1930 et 1939 : j'ai nommé Victor Barrucand, Théo Varlet et Jacques Audiberti.

- 16 Le cas des deux premiers est d'une simplicité presque biblique : ils sont décédés en 1934 à El Biar dans la banlieue d'Alger pour Barrucand, et à Marseille en 1936 pour Théo Varlet. L'un était né à Poitiers en 1864 ; l'autre à Lille douze ans plus tard, en 1878. Tous les deux ont mené une activité littéraire importante et ont eu peu ou prou une influence notoire sur leurs contemporains. Le résultat de celle-ci : néant. Et pourtant, combien de hauts faits...
- 17 Pour Barrucand, l'engagement au cœur de l'Affaire Dreyfus pour le compte de la Ligue des droits de l'Homme, la défense des « indigènes » en Algérie grâce à *L'Akhbar*, l'ancien journal algérois bilingue qu'il rachète, et la création avec son intime Félix Fénéon des « Nouvelles en trois lignes » sous leur forme historique, la rubrique « Passim » de la *Revue Blanche*. À son débit : la mauvaise réputation que sa « mise en forme » pourtant honnête des écrits d'Isabelle Eberhardt, sa protégée, après la mort de celle-ci. L'éditeur parisien (Fasquelle) avait choisi d'inscrire en gros le nom de Barrucand sur la couverture pour profiter de sa notoriété, alors nettement supérieure à celle de l'aventurière. Une astuce éditoriale qui a coûté cher à la réputation de Victor Barrucand.
- 18 Pour Théo Varlet : la proximité du groupe de l'Abbaye, l'initiative du naturisme et du sport nautique dès les années 1910, des voyages sac au dos, de la drogue aussi, de la poésie cosmique reconnue par tous ses pairs, y compris Apollinaire, et un début de traduction avant Lucien Jacques son ami, et Jean Giono, de *Moby Dick*. Sans parler de ses romans d'anticipation, de ses traductions de Stevenson, etc. Un auteur considérable lui aussi, mais un homme d'esprit libertaire, installé à Cassis, c'est-à-dire très loin de la Capitale, et finalement gravement atteint par une maladie handicapante qui le pousse à préparer son suicide méthodiquement et à le mettre à exécution. Contrairement à Barrucand, un homme qui se tint éloigné des lieux de pouvoir et de la vie de la Cité, un homme étranger à l'idée de compromis, peu fait pour prendre part à la vie collective, moins encore pour diriger.
- 19 Ces deux hommes meurent comme je le disais en 1934 et 1936. Qu'advient-il ? Il est aisé de constater que le souvenir de leur œuvre est tout simplement et très efficacement balayé par la guerre. Non pas par le conflit lui-même, mais plutôt par les mutations civilisationnelles que cette dernière impose. On sait que, de la même manière, les grandes fresques romanesques à la Georges Duhamel ou à la Jules Romains n'ont plus connu la faveur des lecteurs après la Libération.
- 20 « Le mot chien mord-il ? » demandait Paul Celan. Il est probable que ni Barrucand le réformateur ni Varlet l'utopiste n'ont imaginé le déchaînement de folies qui a condamné leurs œuvres aux oubliettes. Et on ne parle pas de la plus faible part de ces œuvres, comme les poèmes symbolards de Barrucand, mais bien de leur œuvre d'homme dans le siècle, de contemporains de Léon Blum ou de Charles de Gaulle. Au sortir de la guerre, l'époque était à Jean Giono, à Curzio Malaparte ou aux poètes de la résistance. Dans ce contexte, d'autres comme Marc Stéphane, Jean-François Louis Merlet ou André Baillon, trois écrivains de générations différentes dont la carrière n'en était pas au même stade « d'avancement », si l'on ose dire, mais trois hommes très actifs dans les années 1930, ont également subi les rigueurs du temps. On pourrait leur adjoindre de nombreuses femmes (Maryse Choisy, Mireille Havet, Catherine Pozzi, Andrée Viollis, etc.).
- 21 Le cas du poète, journaliste, dramaturge et romancier Jacques Audiberti est lui aussi significatif. L'homme est provincial, et très profondément provincial puisqu'il vient du Sud le plus lointain de la Capitale, c'est-à-dire de la Côte d'Azur, d'où ne nous proviennent

généralement pas les écrivains – les littéraires natifs de ce Sud béni des dieux sont rares en tout cas. En 1930, il a trente et un ans et une carrière qui démarre tout juste avec *L'Empire et la trappe* publié à la Librairie du Carrefour. À partir de 1936, date de publication de son deuxième livre, il en publie un par an chez Gallimard et paraît destiné aux plus hautes sphères littéraires, qu'il va finir par atteindre après la guerre. Il est vrai qu'il nourrit un rapport particulièrement exigeant à la littérature et au cinéma, à la vie en général – c'est bien lui qui écrit lors d'un reportage pour *Le Petit Parisien* de 1939 en deux phrases lapidaires : « Je vis la guerre d'Espagne. Je vomis ». Installé à Paris, il est laborieux, travaille pour la presse où il tresse de très belles chroniques et il est en liaison avec les créateurs de son temps, en particulier avec Camille Bryen qui cosigne *L'Abhumanisme* (Gallimard, 1954). Audiberti obtient de plus dans les années 1950 et 1960 de très beaux succès dramatiques puis, après sa mort en 1965, son étoile s'estompe comme il se doit malgré quelques livres que l'on peut sans vergogne qualifier de chefs-d'œuvre (*Le Maître de Milan* notamment).

- 22 Au cours de cette carrière prestigieuse, Jacques Audiberti avait écrit une chronique qui nous intéresse beaucoup. Il y exposait le cas subtil des auteurs qui écrivent peu mais servent d'incitateurs ou de réserve d'inspiration aux écrivains professionnels – c'est son dada : les écrivains professionnels s'opposent pour lui à la « marmaille », c'est-à-dire à la foule remuante et criarde des apprentis écrivains occasionnels. Dans ce texte, Audiberti démontre que l'on peut obtenir une assez ferme notoriété sans avoir écrit grand-chose. Pour un peu on se demanderait s'il ne pense pas à Stéphane Mallarmé... Il nous incite en tout cas à considérer *l'influence* des « écrivains pour écrivains » comme un critère majeur dans l'alchimie qui conduit soit à l'élimination par l'oubli, soit au maintien (temporaire) dans les mémoires de ses contemporains :

Il existe des écrivains qui n'écrivent pas, ou à peine, et qui sont, cependant, les esprits les plus doués, les âmes les plus ardentes. Ils ont tout de même, griffonné quelques pages, faible témoignage de leur promptitude à s'exprimer et de la vitalité de leur pensée. Ces pages confirment le droit de ces humains à se dire des écrivains. Et comment, autrement, les nommer ? À quelle section du social et de l'univers les attribuerons-nous, sinon à la plus pathétique, l'écriture ? Leur rôle est de se faire dépouiller par des écrivains plus doués pour l'information, pour la diffusion d'une pensée qui, sans être, certes, étrangère aux écrivains qui pour de bon écrivent, appartient, bien des fois, tout d'abord aux écrivains qui n'écrivent que bien peu, qui n'écrivent qu'insuffisamment. Les menus auteurs où se compilent *les travailleurs de la mer*, ces maîtres inachevés qui, sans le savoir, préparent, permettent l'*Assommoir*, ou les « causeurs » dont la parole, dispersée sous les étoiles en conversations illimitées, alimente, une fois recueillie par le tâcheron génial aux écoutes, une grande partie de l'œuvre alors vendable, leur encre et leur voix n'auront pas coulé pour rien.

Reste le cas des écrivains qui, bien qu'ils fassent des livres, de vrais livres, jaunes, carrés, ne sont tout de même pas connus. [J. A. expose le cas de Duranty que Francis de Miomandre signale comme injustement oublié au même moment que Jean Paulhan y consacre une préface « chancelante au point d'être blessante »]. La littérature d'une nation est comparable au moins dans le cadre de ce propos, à la statue. La statue se présente par sa surface, nourrie et légitimée, cette surface par un volume interne où concourent des éléments qui, pour être dissimulés aux regards, ne s'en dévouent pas moins à la consistance, à l'équilibre de notre statue. Des romans, des poèmes, d'un mérite assurément incontestable, ne comportent peut-être pas les prestiges communicants qui permettent à l'audience contemporaine de se reconnaître et de se mesurer sur eux. Ces romans et ces poèmes se comporteraient, alors, comme les babillages en chemin de fer, les drames physiologiques, les pathétismes de la vie elle-même. Il leur manquera (je parle, bien entendu, pour des périodes ignorant la

pénurie du papier, et je suppose que nous discutons d'ouvrages imprimés) pour parvenir la mémoire des hommes, de se recommander d'un certain ordre d'affabilité. Ils ne mélangeront pas avec assez de résistance, dans leur effort, l'intensité volontaire et la plasticité complaisante. Peut-être auront-ils la flemme d'écrire des lettres².

- 23 Ainsi, le poids d'une œuvre non écrite peut être, à l'occasion, aussi net que celui d'une bibliographie pléthorique. Cela rappelle beaucoup ces fables d'Orient où le zen pousse à ne pas écrire ce qui doit l'être, ou pas, et leurs petites sœurs, ces nouvelles du XIX^e siècle montrant des écrivains procrastinateurs dont l'œuvre – qui impressionne tant leur entourage sous le charme (voir *Bonjour, monsieur !* de Jean Richepin) – ne voit jamais le jour. Parfois, mais parfois seulement, ces écrivains-là ont des notoriétés à longue traîne, comme les comètes et le phénomène n'est pas plus scientifiquement explicable que la disparition de ces autres écrits que n'a pas marqués de son étoile le destin.
- 24 Pour formuler les choses différemment encore, et en paraphrasant La Fontaine, rien ne sert de rédiger vite (ou beaucoup), il faut écrire à point. Encore que cela ne garantisse rien en fait. De tous les critères de base qui servent à inscrire puis à retenir une œuvre dans les annales – qualité du texte, de l'inspiration, « modernité » (adéquation au milieu et à l'époque), notoriété et « qualité sociale » des cercles de lecteurs concernés, etc. – y en a-t-il un qui soit prépondérant ? Il semble bien que non. Ne dirait-on pas que les œuvres de François Mauriac, de René Char ou de Jean Giraudoux s'estompent quand celle d'Henri Michaux prend de plus en plus d'importance ? Il n'était pas le personnage au caractère le plus facile, il n'était pas non plus le poète le plus lu. On constate donc que, malgré l'évolution des sociabilités et les progrès de la technologie, les mœurs persistent, en particulier au cœur des milieux littéraires qui génèrent des confréries essentiellement composées de *concurrents*. Et ce terme ne doit pas être pris ici comme une métaphore.
- 25 Des salons à moulures du XVIII^e siècle aux cafés existentialistes d'il y a soixante-dix ans, sans oublier les « greniers » d'élite (Goncourt, Mallarmé, etc.), l'histoire littéraire a pu laisser croire que les pierres angulaires de la postérité culturelle étaient ces trois P : Prestance, Posture, Puissance créatrice. Il n'en est rien car il faut pour atteindre à une compréhension globale ajouter encore au creuset chance, réseau ou milieu d'origine (fortuné, petit-bourgeois ou populaire), succès d'estime ou de masse, visibilité critique, adaptation au cinéma ou plateau télé, cercles fréquentés et, pour finir, névroses individuelles.
- 26 La mise en lumière de certains traits de caractère peut souvent apporter un élément d'explication à la vacillation d'une œuvre dans le temps, tant il est vrai que
 les taiseux refusant de publier leurs écrits (Robert Honnert, François Prieur, Gérard Hiltbrand) ;
 les écrasés [par la vie] (Charles Dovalle, Victor Escousse, Sophie Podolski, Miriam Silesu) ;
 les effacés (Ilarie Voronca, Julien Vocance, Loys Masson) ;
 les autonomes (Gustave-Arthur Dassonville, René-Louis Doyon, Clément Maraud) ;
 les porteurs de valise que sont les traducteurs (Daniel Mauroc, Léo Lack, Jean-Claude Hémerly) ;
 les énigmatiques (Jacques Povolozki, André Paysan, Doette Angliviel) ;
 les sombres (Édouard Ganche, Georges Marsat) ;
 les expatriés (Diraison-Saylor, Makambo) ;
 les acides (Odette Keun, Lorédan Larchey, Philarète Chasles) ;
 les agraires (Adrienne Savatte, Joseph Cressot, Gabriel Gobron, Marcelle Delpastre) ;

les trimardeurs et les beatniks (Léon Deubel, Marc Stéphane, Bienvenu Merino, Georges Buis) ;

les hallucinés et les criminels (Jacques Besse, Georges-A. Denis, Marcel Lami) ;

les cabochards (Roger Rabiniaux, Marguerite Comert, Raymond Cousse, Alain Mercier) ;

les humoristes et les déraisonnables (Eugène Chavette, Henry Maret, Paul Méral, Jean Linard) ;

les empathiques et les doux (Francis de Miomandre, Estaunié, Léon Bonnet, Léon Frapié), tous ceux-là ont très certainement contribué à l'oubli de leurs écrits par leur seule attitude face à la vie. C'est d'ailleurs une nouvelle démonstration de cette autre constante de la nature humaine : son goût pour les apparences et le souci du qu'en dira-t-on. Et ça n'est pas André Malraux qui nous dira le contraire.

- 27 Plus injuste encore : que faire lorsqu'on s'appelle Jean Paulhac, Johanne Rateau, Charles Sanglier, Pitre-Chevalier ou Henri Mirabel ? Si la littérature est pleine de mystères, et son histoire plus encore, il est des évidences qui frappent : les récentes études du « ratage » esthétique ne me contredisent pas. Derrière les empêchements, les angoisses de la page blanche, les stérilités créatrices et les tentatives avortées, combien de destins tragiques, de misères terribles ou d'accidents ? En vérité, c'est à une leçon de métaphysique que nous convie l'observation de ces existences et de ces « portages de qualité littéraire » pour exprimer cette réalité comme le font les financiers. Elle rappelle d'ailleurs cette sortie amère du chevalier de La Morlière indiquant que la littérature conduit tout homme à la déraison et à un irrémédiable oubli : « Lis tous les bons Auteurs, mais ne le deviens pas ».
- 28 Victor Fournel nous donne pour sa part des raisons d'espérer. Dans la préface à son recueil d'articles consacré à *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés* qu'il date du 15 avril 1862, il indique ceci :
- Le présent volume embrasse dans son cadre ce qui n'est pas arrivé jusqu'au niveau classique ou ce qui s'en est éloigné ; les hommes et les genres qui échappent aux historiens de la littérature officielle, soit que leur indépendance les ait détachés du faisceau commun, soit que leur obscurité les ait dérobés à l'attention et au souvenir de la postérité. Le plus souvent ces deux raisons se tiennent, et c'est pour avoir résisté au mouvement général des esprits que bon nombre d'auteurs ont été délaissés par leurs contemporains et oubliés par nous.
- 29 En concluant par ce « nous » de bonne compagnie, Victor Fournel nous indique ce qui prime et me laisse plein d'optimisme : ces auteurs ne sont *techniquement* plus des « oubliés » ! C'est un point de méthodologie important : le fait d'avoir énoncé leurs noms et même mieux, le titre de leurs œuvres – lesquelles ont été lues et analysées qui plus est – suffit à rendre à ces femmes et à ces hommes leur dignité de créateurs. Je pense que nous pouvons tous en être fiers. Comme des organismes vivants combattifs, nous avons arraché sa gomme au Temps, tout en rectifiant la trajectoire de quelques personnages singuliers qui avait – bien involontairement – dérapé durant leur course posthume.
- 30 Je voudrais ajouter deux toutes petites choses. La première concerne le soulagement que nous pouvons éprouver à l'idée que notre curiosité ne sera jamais frustrée : la liste des œuvres à redécouvrir est aussi longue que celle de ces classiques qui font déjà notre bonheur. Enfin, et ce sera ma conclusion, j'ai l'intuition, et même l'assurance car je l'ai souvent vérifié, qu'un bon texte trouve toujours son lecteur. Autrement dit, lisons, lisons, il en restera toujours quelque chose.

NOTES

1. J.-M. Machado de Assis, *Mémoires posthumes de Brás Cubas*, Paris, Éditions Métailié, 2015, p. 67-68.
 2. J. Audiberti, « Sur les écrivains inconnus » [1942], dans *La Forteresse et la Marmaille. Écrits sur la littérature et les écrivains, 1938-1964* (Postface de Josiane Fournier), Paris, Seuil, « L'École des lettres », 1996, p. 50-52.
-

RÉSUMÉS

À travers l'analyse du parcours bio-bibliographique des figures de Jean-François Louis Merlet, Francis de Miomandre, Victor Barrucand ou Théo Varlet, écrivains français des années 1850-1950, on observe, comme avaient pu le faire en leur temps Charles Nodier ou Charles Monselet pour la littérature des siècles qui les précédaient, que la « gomme » historique ne fonctionne pas de manière égale avec tous les créateurs. La réception des œuvres est affaire de critères spécifiques qu'il s'agit de mettre en évidence, sachant que la postérité, c'est-à-dire la « réception posthume », est elle-même conduite par des guides souvent obscurs parmi lesquels l'ignorance et la désinvolture coudoient le snobisme et les *a priori*.

INDEX

Mots-clés : Oubliés, Littérature française XIXe-XXe siècle, Histoire littéraire, Merlet (Jean-François Louis), Miomandre (Francis de), Barrucand (Victor), Varlet (Théo), réception, relecture, bio-bibliographie, années Trente